



HAL
open science

Accueil en éclats : la moindre des singularités

Manon Piette, Dorothée Legrand

► **To cite this version:**

Manon Piette, Dorothée Legrand. Accueil en éclats : la moindre des singularités. Le Journal des psychologues, A paraître, 10.3917/jdp.402.0075 . hal-03919462

HAL Id: hal-03919462

<https://hal.science/hal-03919462>

Submitted on 5 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Accueil en éclats : la moindre des singularités

Manon Piette, Dorothée Legrand

Dans *Le Journal des psychologues* 2023/1 (n° 402), pages 75 à 81

L'autre arrive, mais comment l'accueillir ? C'est en considérant l'accueil en tant qu'acte et responsabilité de percevoir et recevoir la singularité dont chaque arrivant porte témoignage que les auteures abordent la question. En caractérisant comme « éclat » la moindre des choses à quoi tient une singularité, la moindre des choses qui résiste aux assignations et fixations identitaires, elles proposent de travailler à un « accueil en éclats ».

Que nous arrive-t-il ? Que nous arrive-t-il quand arrive l'autre et qu'alors nous ne pouvons plus tenir le cap que nous aurions déterminé sans tenir compte de lui ? Nous arrive « la gravité d'une chance légère et imperceptible qui n'est autre que l'expérience même de l'autre » (Derrida, 1991). Cette chance, c'est l'accueil qui nous la donne.

L'autre arrive et l'accueil s'adresse à lui : oui, « *ça compte* [que tu sois] *au monde, même une seconde* » (Oury, 1992), tu es là pour moi, c'est « *la moindre des choses* » (Oury, Apprill, 1997).

Inconditionnelle

L'accueil s'embourbe trop souvent dans une question qui le mine et immobilise tant sa pratique que sa pensée : à qui donner accueil ? et à qui ne pas le donner ? Pour éviter l'écueil de cette question insoluble, il faut penser l'accueil autrement. L'autre arrive. Peut-on penser-pratiquer l'accueil à partir de là ?

L'autre arrive. Ainsi, il témoigne : il témoigne de sa singularité – une singularité inconditionnelle qui, en tant que telle, caractérise chaque sujet et le distingue de tout autre sujet. Il en témoigne non au sens où il la déclare, mais au sens où il en porte la marque : il lui suffit d'arriver pour que son arrivée porte témoignage de sa singularité – fût-ce à son corps défendant.

L'autre arrive. À partir de là, l'accueil se structure comme responsabilité de percevoir la singularité d'un sujet – au moins tant que dure l'arrivée de l'autre, aussi grave et légère soit cette chance.

Discernable

Tu arrives, et ça compte que tu sois au monde. Accueillir, c'est te considérer toi qui arrives et, donc, reconnaître que toi, arrivant, tu ne te fonds pas dans la masse anonyme de tes « semblables ». Ce n'est jamais une population, une culture, une société, une religion, un groupe, un type qui arrive, mais toi, toi qui portes témoignage de ta manière de vivre le monde.

Ainsi, ce n'est jamais l'humanité qui arrive, mais chaque fois toi, un être humain dont l'arrivée n'est pas seulement l'affirmation de la vie, et dont l'accueil n'est pas seulement une relève de cette vie par son affiliation à notre commune humanité. Accueillir, c'est plutôt discerner : c'est donner « *l'espace de lecture le plus spécifique à chacun* » (Oury, 2004), pour que « *chaque personne soit concernée dans sa singularité* » non pas par « *narcissisme exacerbé* » (Oury, Apprill, 1997), mais simplement pour que chacun puisse « *compter, se compter dans le discernable* » (Oury, 2004).

Désirable

L'autre arrive. Se manifeste partout dans le monde ce que l'on pourrait appeler un « *désir de fermeture* » ou une « *pulsion de mur* » qui permet de « *faire disparaître légalement des vies sans les tuer, en les rendant invisibles* ». Mais de cela faut-il conclure qu'« *avant d'être des sujets bienveillants, [...] nous sommes des sujets indifférents, voire malveillants* » ? Non, car « *il existe un désir de l'autre, que les pratiques d'hospitalité diverses incarnent aujourd'hui* » (Le Blanc, Brugère, 2017). Il nous faut cesser de nier ce désir. Sans négliger la « *politique de la peur* » qui menace de le détruire, reconnaissons qu'il existe un accueil de l'autre – un accueil qui se structure à partir du fait même qu'il arrive.

Tu arrives. T'accueillir n'est pas te magnifier à l'aune de mes fantasmes. Ce que mobilise l'accueil, c'est une rencontre de singularités, leur approche, qui nécessite et impose de suspendre présuppositions, projections, identifications qui menacent toujours de capturer l'arrivant dans quelque catégorie préétablie : l'inconnu héroïque, le présumé terroriste, l'indigent, l'infirme, le fou, le bizarre... C'est en suspendant cette restriction de notre regard sur l'autre que nous pouvons commencer à mouvoir notre accueil vers le singulier. Ici, avec Emmanuel Levinas, nous reconnaissons qu'accueillir présuppose de laisser l'autre arriver en tant que tel : inconditionnellement autre, inconditionnellement singulier.

Tu arrives. Et, par là même, t'accueillir est une nécessité. Et, pourtant, t'accueillir nécessite de ne pas te représenter comme déficitaire – en déficit de ce que l'accueil viserait alors à compenser. Nous avons la responsabilité d'être témoin de la singularité dont l'autre porte témoignage non pas seulement parce qu'il faudrait moralement s'émouvoir de telle ou telle situation de vulnérabilité, s'en révolter et s'y refuser, non pas seulement pour répondre à la déshumanisation que nous ne saurions tolérer dès lors que nous la percevons : l'accueil que nous cherchons à penser ici n'est pas plus une générosité qu'une obligation morale, mais une nécessité structurée par la singularité dont chacun porte témoignage. C'est un tel accueil que nous tentons de décrire ici.

Discrète

Accueillir l'autre implique de ne pas le percevoir comme « *l'autre absolu, le barbare, le sauvage* » (Derrida, Dufourmantelle, 1997), mais de le percevoir singulier, aussi hétérogène fût-il à nos yeux. L'autre arrive et fait ainsi de chacun de nous « *un partenaire qui a chance de répondre* » (Lacan, 1973).

L'autre qui arrive, nous ne le tolérons pas, nous l'accueillons. « *La tolérance est une hospitalité conditionnelle, circonspecte et prudente* », mais il est une autre hospitalité, « *d'avance ouverte à quiconque n'est ni attendu ni invité [...]. Appelons cela hospitalité de*

visitation et non d'invitation » (Derrida, 2005). L'hospitalité inconditionnelle, ainsi défendue par Jacques Derrida, est « impossible », revendique-t-il, car orthogonale à l'hospitalité conditionnée par des contingences politiques, sociales, légales, morales, religieuses, affectives, etc.

C'est au nom de cet impossible que le pragmatisme rejette l'hospitalité inconditionnelle. Au plus est-elle tolérée comme idée régulatrice, posant l'accueil de tous comme le maximum à viser – inatteignable. À l'inverse, nous souhaitons penser l'accueil à partir de son « minimal ». Plutôt que de fonctionner en-deçà d'un idéal, il s'agit de ne pas céder sur la moindre des choses : percevoir chaque *un*.

Ainsi, nous posons moins une hospitalité inconditionnelle qu'une singularité inconditionnelle. Et nous rappelons que, loin de nous assaillir, nous envahir, nous menacer, nous détruire, la singularité est discrète : accueillir l'autre, c'est percevoir ce qui le discrétise, le distingue. Comprendons alors que, dès lors qu'il donne priorité à la singularité, et donc à la discrétisation plutôt qu'à la discrimination, l'accueillant ne se subordonne ni plus ni moins à l'arrivant qu'il ne le subordonne : singuliers, l'accueillant et l'accueilli s'approchent, sans être pris ni prendre l'autre en otage de quelque idée du bien, prémisses de la subordination et de l'exclusion.

On objectera qu'accueillir ainsi est impossible. Nous répondrons oui, on le sait bien, la totale suppression de nos *a priori* est impossible, mais la suspension de leur souveraineté est possible. Ce dont l'accueil a besoin, ce n'est pas d'un terrain vierge, mais d'outils de singularisation : distinction, hétérogénéisation, pluralisation.

En éclats

Accueillir, c'est laisser l'accueil être sans cesse remis en mouvement par l'autre qui arrive. L'autre vient et va, et l'accueillir, c'est le distinguer sans le fixer, car il « *affirme d'autant mieux son absolue singularité, qu'il ne l'offre qu'en passant, qu'il l'entraîne aussitôt dans la traversée* » (Nancy, 1990), dans la traversée de nos contentions – qu'elles soient physiques et-ou psychiques : murs, barbelés, verrous, mais aussi assignations identitaires, présomptions de culpabilité, diagnostics stigmatisants... L'arrivée de l'autre, sa traversée, est cela même qui témoigne de son point de résistance aux fixations, aux réductions, aux destructions de sa singularité.

L'autre arrive, il traverse, et cette « *présence qui traverse est un éclat* » (Nancy, 1990). Un éclat, c'est la moindre des choses à quoi tient une singularité, c'est cela même, donc, qui nous invite, voire nous engage à l'accueillir. Tu arrives, et t'accueillir singulièrement, c'est accueillir tes éclats, sans les fixer, les totaliser, les synthétiser, les contraindre, mais, en les percevant distinctement, en leur donnant l'espace où émerger et déployer leur pluralité et variabilité.

Sensible

C'est ici même qu'est requise l'exigence « discrétisante » de notre perception : l'accueil de l'autre commence par la perception de ses éclats – perception comme manière de se mouvoir au sein même de la concrétude sensible, du « matériau brut » de la singularité de chacun. La

singularité du sujet n'est, en effet, aucunement abstraite. Accueillir l'autre requiert de percevoir les variations concrètes qui font sa singularité, en se portant vers et jusqu'aux grains de leur hétérogénéité.

Les éclats ne sont pas forcément petits, mais forcément minimaux – au sens où ils sont ce sans quoi le champ perceptif n'échapperait pas à l'homogénéisation et à la massification. Minimaux, les éclats sont ce qui résiste à « *l'armée du général* » (Oury, 1998), ils sont ce à quoi tiennent, donc, « *la coupe et la touche d'une vérité singulière* » (Nancy, 2001).

La perception entre en jeu ici comme une manière de nous conduire au plus près d'un « *espace de manifestation qui ne peut être que le singulier* » (Oury, 1998). Percevoir est alors perce-voir : un voir qui perce l'uniformité des surfaces, laissant ainsi se manifester les éclats. Une telle perception accueillante engage la patience et la minutie qui donnent lieu à l'inénarrable, l'inintégré, l'insaisissable, l'instable, l'évanescent, le banal, l'inattendu, le grain de sable, le grain de folie – les éclats.

Accueillir ainsi, c'est avoir l'humilité de percevoir dans l'arrivée de l'autre le tressaillement de « *l'inutile dans toute sa transcendance* » (Oury, 1980) : cela même qui résiste à l'assimilation comme à l'assignation. Accueillir, c'est d'abord contrer « *toutes les façons, y compris savantes, y compris vertueuses, d'être inattentif* », c'est opposer à « *celui qui ne voit pas la différence, celui qui ne voit pas le problème, celui à qui "ça ne fait rien"* », lui opposer « *cette exigence d'attention, de vigilance, c'est-à-dire de justesse et de justice* » (Macé, 2017). Perce-voir : voir ce qui fait la singularité d'une vie qui n'est pas « *à idéaliser, à exalter, mais, simplement, à considérer* » (Macé, 2017), sans commisération.

L'accueil est une curiosité, non pas un regard intrusif, impudique voire obscène, mais une curiosité enfantine qui anime un regard d'attention, d'estime, d'égard, d'intensité, de scrupule, de patience, une curiosité qui retrouve l'apparente naïveté d'une question : « *Et toi, comment vis-tu ?* » (Macé, 2017). L'accueil travaille ici à la perception de l'hétérogène non pas pour l'amener à la visibilité, non pas pour relever, réparer, compenser son altérité, non pas pour l'assimiler à la communauté, mais pour considérer sa manière discrétisante d'être au monde : ses éclats.

Résistante

« *Point de singularité* » (Oury, 1998), l'éclat résiste – à la réduction au tout homogène du comme-un, mais aussi, et non moins, à la réduction à rien : négligence, déni, effacement, éradication. Un éclat, c'est la moindre des choses, c'est ce qui fait qu'il n'y a pas rien : les éclats sont « *des petits bouts de trucs [...] pris sur le rien* » (Oury, Faugeras, 2013). Contre toute fascination pour le précaire, le vulnérable, le fragile, le petit, le minuscule, nous sommes appelés à considérer la disparition subjective à laquelle chacun peut être soumis : souffrance d'être tenu et-ou de se tenir pour nul et non avvenu, souffrance de l'éclatement de la singularité, souffrance qu'il nous faut considérer, sans magnifier la dimension mortifère d'un délitement du corps, du monde, de la parole.

Confronté à un tel éclatement, il se peut que résiste un éclat. Mais jamais cette résistance n'est acquise. Toujours l'éclatement menace et jamais ce qui lui fait possiblement résistance n'est un Éclat solide, compact, fort, une singularité garantie et assurée d'elle-même ; c'est, au contraire, une variation d'éclats qu'avec Jean Oury nous pouvons penser comme possibles

points de rassemblement : non un poing unifié, massifié, mais une constellation de points comme autant d'espaces minimaux, places vides peut-être, qui permettent le rassemblement non par agglomération, mais par le croisement de ce qui arrive là, de ce qui passe par là. L'accueil se tient là : d'éclat en éclat, il contre l'éclatement en le traduisant – en y lisant le ou les points où se soutient la vie.

Malgré tout

Accueillir, c'est perce-voir les éclats, aussi infimes soient-ils. Ce minimalisme n'est pas une échappatoire à une pensée de l'accueil qui se voudrait plus exigeante. Au contraire, cela requiert que soit octroyés les moyens de penser-pratiquer l'accueil de la moindre des choses par laquelle « *l'indicible du "sujet-en-construction"* » (Oury, 1992) se soutient.

Aujourd'hui, savons-nous perce-voir les éclats, le savons-nous individuellement, collectivement ? Les espaces fermés, défendus, délabrés, sont toujours plus nombreux. Partout, l'accueil est empêché, criminalisé, et, pourtant, c'est la moindre des choses, il reste possible aujourd'hui. Il existe encore, de fait, ici et là. Mais pour combien de temps encore, et dans quelles conditions ? « *Il y a tout lieu d'être pessimiste* », mais, avec Georges Didi-Huberman (2002), nous reconnaissons que, loin d'arrêter le travail d'accueil, cela requiert de soulever, relancer, revivifier « *le désir de voir* » – le désir de donner considération au moindre éclat de singularité.

Notre espace est à la fois trop lumineux et trop sombre. Savons-nous ne pas voir seulement « *la nuit noire ou l'aveuglante lumière des projecteurs* », savons-nous ne pas « *voir que du tout* » ? Accueillir, c'est « *voir l'espace – fût-il interstitiel, intermittent, nomade, improbablement situé – des ouvertures, des possibles, des lueurs, des malgré tout* » (Didi-Huberman, 2002) ; c'est perce-voir les éclats là même où ils résistent aux abîmes nocturnes et à la folie du jour, là où ils s'émancipent de toute « visibilisation » qui, aussi bien intentionnée fût-elle, reste une manière « *de "rendre visible" une misère en la faisant coller à la peau de "ces gens-là" [1]* », prolongeant ainsi la « casse humaine » de femmes, d'hommes, d'enfants.

Obstinément refuser la disparition des éclats requiert que soit alloués des moyens pour ouvrir un espace entre aveuglante lumière et aveuglante obscurité. Cela requiert du temps et de l'espace physique et psychique – et donc une mobilisation et une stabilité qui n'est possible que si leurs coûts sont soutenus aux niveaux social, institutionnel et politique. C'est la moindre des choses pour se tenir là où résistent nos fragiles éclats, « *lumières de la vie, avec leurs ombres lourdes et leurs peines pour corollaires obligés* » (Didi-Huberman, 2002).

Au pied du mur

Comment accueillir les autres, « *erratiques, insaisissables et résistants comme tels* » (Didi-Huberman, 2002), les arrivants que nous avons la chance, aussi grave que légère, de voir venir ? Plus encore que ceux qui décrètent que c'est impossible, ceux qui savent que c'est possible savent aussi à quel point c'est difficile – car, pour cela, il faut « *se déplacer sans relâche* » (Cosnay, Potte-Bonneville, 2019).

Tu arrives et tu me déplaces. Plus que la déchirure d'une intrusion, l'accueil impose un déplacement, soit la suspension de ses propres certitudes pour laisser arriver l'incertain, la

suspension de ses propres acquis pour laisser arriver l'inappropriable – l'autre irréductiblement et inconditionnellement singulier.

Accueillir nous place, nous déplace « *au pied du mur de l'opacité de l'autre* » (Oury, Faugeras, 2013) – non pas un mur de discrimination, mais un mur de discrétisation, irréductible – s'y brise toute velléité de réduire l'autre au même (Levinas, 1961). Rappelons-le : est en jeu ici un accueil de l'autre en tant que singularité inconditionnelle – c'est-à-dire un accueil qui suspend toute condition que poserait l'accueillant sur la singularité de l'accueilli. Penser-pratiquer une telle suspension est possible grâce à ce que Jean Oury aura conçu comme une « *réduction jusqu'à l'étrangeté* » (Oury, 1992), soit la suspension de ma toujours trop rapide compréhension, toujours abusive assimilation de l'autre. Au pied du mur de l'opacité de l'autre, lui faire accueil implique l'exposition à sa singularité inappropriable, inintégrable, inassimilable et, comme telle, irréductible à celle, celui, ceux qui lui font accueil, irréductible au « bien » que l'on pourrait vouloir pour lui (Lacan, 1959-1960).

Touchée

La perception qui ouvre l'accueil « *par hoquets d'essentiel, j'apprécie qu'elle se fasse à tâtons* » (Césaire, 1994). L'accueil m'impose son incertitude : incertain de ce qui vient, je t'accueille dans l'incertitude du geste qui saura le mieux t'accueillir. On ne sait pas ce qu'on dit quand on dit « *je t'accueille* » (Nancy, 1990 [21]), mais on le dit pourtant : « *je t'accueille* ». Et, alors même qu'en le disant, on dit « *je* », pourtant, on ne dit pas « *j'accueille* » – pas du tout. « *J'accueille* » est « *la réflexion ou la spéculation d'un ego* » ; « *je t'accueille* » est une « *déclaration où je n'est posé qu'en étant exposé à toi* ».

De cette exposition, « *je n'en reviens pas* » ou « *je reviens brisé* », et je ne rapporte pas cette brisure à moi-même, je ne la réduis pas, je ne la relève pas, je ne la résorbe pas. L'accueil est une mobilisation, une mise en branle, une mise en mouvement autant qu'un ébranlement. Accueillant, je suis « *touché, entamé [...], ouvert par cette entame, brisé, fêlé, si légèrement que ce soit* ». Ce n'est pas un accident : désormais, pour le temps de l'accueil, « *je est constitué brisé* », brisure qui peut n'être « *rien de plus qu'une touche* », mais une touche qui ne sera pourtant « *pas moins profonde qu'une blessure* ».

Une telle touche suspend toute autosuffisance. Touché par l'arrivant, l'accueillant ne détient pas les coordonnées de l'accueil, mais accompagne l'arrivant dans son paysage singulier, se laisse accueillir par l'accueilli. Loin de se constituer souverain en son espace d'accueil, l'accueillant y arrive lui aussi, sans pouvoir présupposer un Accueil idéal qui lui servirait de garant. L'accueillant arrive, sans contraindre la palette de ses gestes d'accueil, mais en multipliant les éclats auxquels tient leur singularité, assumant qu'il n'y ait pas « *d'assomption commune de ses éclats éparpillés et inextricables* ».

Seule

L'autre arrive, l'accueillant est ébranlé, et nous aimons ici entendre la force de la question que Jean Oury n'aura cessé de mobiliser en toute fonction d'accueil : « *Qu'est-ce que je fous là ?* » (Oury, 1997). En « *une pointe d'une dixième de seconde* » (Oury, 1992), cette question simple suspend toute évidence de soi « *là* ». Néanmoins, cette brisure de la souveraineté n'aboutit pas à une rupture. Tout au contraire, tant que je questionne ce que *je* fais là, je

n'écrase pas le fait que *je* sois là sous quelque alibi, notamment sous quelque idée préconçue de ma place, de mon rôle, de mon statut, de ma profession (Derrida, 2000). « Je suis là » – singulièrement irréductible : l'autre arrive et je suis là, sans remplaçant, sans garant, au moins tant que dure l'accueil.

« *Du fait qu'on est là, on est responsable* » (Oury, 1980), en tant que singulier témoin de la singularité de l'autre. Et si je suis responsable d'être là, c'est qu'être là est une décision de chaque instant qui connaît son envers : n'être pas là. « *Pour être là, il faut pouvoir être ailleurs* » (Oury, Apprill, 1997). Être « là » n'est pas se totaliser dans une présence évidente comme un destin, mais ouvrir l'espace même du désir ; ce n'est pas faire de son accueil une exigence inquestionnable, mais se questionner, se mettre en question. Qu'est-ce que je fous là ? – dans la question même de l'accueil se dégage un irréductible « *point de solitude* [3] » : seul, je suis là, irremplaçablement responsable d'être là avec l'autre.

DiffRACTÉE

Je t'accueille, seule – mais pas la seule. Accueillir la pluralité et la variabilité de tes éclats ne requiert pas seulement la flexibilité de mes gestes d'accueil, cela requiert aussi de savoir qu'ils réduiront d'autant moins ton opacité, qu'ils réduiront d'autant moins « l'autre » à « l'un », que ce qui fera fonction d'accueil ne sera pas « un » tout seul, mais une constellation où mes éclats d'accueil s'articuleront à ceux d'autres accueillants.

C'est avec Jean Oury que nous pouvons mieux penser pratiquer cette diffraction de la fonction d'accueil : elle est partagée, elle tourne, circule. Ainsi, l'accueil des éclats de l'arrivant se fait accueil en éclats, soit accueil dans « *l'abondance indéfinie* » de tous les accueils possibles et « *abandon à leur dissémination, voire au désordre de ces éclats* » (Nancy, 1990). Seule une constellation d'accueillants peut répondre à celle ou celui qui arrive en donnant lieu aux éclats opaques de sa singularité dans un espace non réducteur. Collectif plus que commun, opérateur diacritique plus qu'intégratif, la diffraction de l'accueil « déclot » un espace d'autant plus hétérogène, différencié, différenciant.

Cette diffraction n'est ni l'éclatement de l'accueil, sa fragmentation, sa dispersion, ni la série de ses multiples éclats, ni leur simple contemporanéité – plutôt, il importe que l'accueil soit à même de construire des passerelles, des liens, des articulations, d'éclat en éclat – ça compte que tu sois au monde, même une seconde et que tu sois au monde une seconde encore, et une seconde encore... Accueillir n'est pas fixer, mais inscrire les éclats : faire que leur prise en compte demeure, instable mais inscrite.

Les éclats d'accueil se structurent et, ainsi, structurent un espace institutionnel. Au plus près du mouvement que le mot fait entendre, l'institution est ici un processus d'institutionnalisation, processus instituant, dynamique, jamais totalisé, mais modelé, déplacé par les passages de chacun, impulsé par leurs désirs singuliers. En permettant un accueil moins institué qu'instituant, l'agencement institutionnel, d'instances symboliques notamment, permet ainsi au mouvement d'accueil de ne pas se figer, mais de s'inscrire et ainsi de soutenir la pluralité et la variabilité des singularités en éclats : leur contradiction, leur inconstance, leur discontinuité, leur rythme, leur battement.

Incomplète

Qu'est-ce que je fais là ? J'accueille là : pas partout. Accueillir là, c'est savoir ne « pas tout » faire, ne « pas tout » donner, ne « pas tout » voir, ne « pas tout » pouvoir, ne « pas tout » comprendre, ne « pas tout » interpréter, ne « pas tout » intégrer. L'un arrive, je l'accueille, je ne cesse de l'accueillir, interminablement, infiniment, car je sais que je n'accueille jamais totalement. Accueillir « là », c'est savoir accueillir chaque *un*, même si accueillir *tous* est impossible.

Même collectif, l'accueil ne s'organise pas de manière à ce que ses éclats se complètent les uns les autres : l'accueil n'est pas orienté par l'idée régulatrice d'une complétude idéale. Plutôt structuré à partir de son point de résistance – la moindre des singularités –, l'accueil est pratiqué en considérant l'impossible accueil de tous, en considérant, donc, son incomplétude structurelle. Ainsi, l'accueil se pratique-t-il non en fantasmant une universalité idéale, mais en refusant de nier la réalité de celles et ceux qui ne sont pas accueillis.

Si chaque geste d'accueil, chaque collectif d'accueil se sait être et être seulement un éclat, une constellation d'éclats, il ouvre alors à l'abondance des autres accueils possibles, dont aucun ne sera suffisant pour accueillir *tous*, et dont chacun ne cessera, pour cette raison même, de se mobiliser et de mobiliser. Si chaque éclat d'accueil répond, avant toute question, à celle et à celui qui arrivent, tout en sachant qu'il ne peut leur répondre entièrement (Levinas, 1974), et tout en sachant que chaque arrivant accueilli vient avec celles et ceux qui n'arriveront pas, et avec celles et ceux qui, arrivant, ne seront pas accueillis, chaque éclat d'accueil porte ainsi la trace de son incomplétude et appelle ainsi d'autres accueils, non moins singuliers, non moins insuffisants, non moins nécessaires. C'est ainsi, à partir d'un point singulier, que se construit un archipel d'accueils (Glissant, 1997) – moins un espace qui intègre, assimile, contient, enclot, encore moins un espace qui abolit, mais un espace de côtoiement dans lequel chacun est susceptible de rencontrer chacun, un espace sans lequel nous nous excluons des multiplicités qui nous requièrent, un espace qui consacre la singularité du moindre éclat – au pied du mur.

Notes

- [1]

Thierry S., 2020, « Des migrants place de la République, sans la République », *Aoc. Analyse, Opinion, Critique*, 25.11.2020.

- [2]

Toutes les citations de cette section sont tirées de ce texte. Nous disons ici « accueil », là où Jean-Luc Nancy dit « amour ».

- [3]

Oury J., 2002, « Écritures et psychothérapie institutionnelle. Trialogue M. Balat, J. Oury, M. Dépussé », <http://www.balat.fr/IMG/pdf/trialoguemai02.pdf>.